

Romans



"Harold"

★★★★★

Depuis qu'Harold a été viré du rayon charcuterie d'un magasin, sa spécialité est le suicide : il se pend pour un oui pour un non. Jusqu'au jour où une voisine lui colle dans les pattes son ado

surdoué qui n'a qu'une idée en tête : retrouver son père. Complètement foutraque, c'est un authentique chef-d'œuvre !

D'Einzkind, Actes Sud, 240 p., 20 €.



"Les Petites Annonces de l'os à moelle"

★★★★★

Il fut et il reste le prince des loufoques. En trois salves successives (1938,

1946, 1960), Pierre Dac livra les petites annonces les plus dingues qui soient comme ce « Grand col dans les Alpes serait acheteur de jolies cravates pour faire plus habillé pendant période sports d'hiver. » Les voici dans leur intégralité.

De Pierre Dac, Cherche Midi, 504 p., 18 €.



"Deux veuves pour un testament"

★★★★☆

En rentrant d'une escapade amoureuse qui a foiré, une jeune femme découvre le cadavre de sa voisine.

Crise cardiaque ? A priori, oui. Sauf pour Brunetti qui, du coup, va fourrer son nez un peu partout dans la lagune. Mine de rien, c'est déjà la vingtième enquête du commissaire vénitien. Et il vieillit plutôt très bien.

De Donna Leon, Calmann-Lévy, 286 p., 21,50 €.



"Au secours ! Un ours est en train de me manger"

★★★★☆

Coincé sous son 4x4 alors qu'il tentait d'en changer une roue, l'immonde Marv

Pushkin voit un immense plantigrade commencer à lui becqueter un pied. Puis, après un petit somme digestif, il s'attaque à l'autre. Une satire antinature des plus réjouissantes.

De Mykle Hansen, Wombat, 160 p., 17 €.

"DESSPORTS"

LE MARATHON des mots

Muhammad Ali à La Havane, Woody Allen en boxeur et un portrait fleuve d'une star du base-ball, ou quand la littérature s'empare du sport.

PAR FRANÇOIS JULIEN

On a totalement oublié Ted Williams. Et pas seulement de ce côté-ci de l'Atlantique, où les subtilités du base-ball nous paraissent byzantines. Tapez donc Ted Williams sur votre moteur de recherche et vous tomberez directement sur un autre Ted Williams, ce SDF qui fit sensation début 2011 parce qu'il a une voix en or. Un quart d'heure de gloriole alors que l'homme qui nous préoccupe fut la star incontestable bien que malmenée du base-

ball professionnel américain. Le plus grand batteur de l'histoire de ce sport doublé d'une sacrée tête de cochon, il est vrai. Le genre à passer ses soirées à densifier ses battes avec un os, « pas seulement le manche, comme les autres joueurs, mais la batte entière. Il écrasait le bois, compressait la fibre pour la rendre plus dure, plus résistante, plus serrée ». Pour tuer ? En juillet 1946, il tenta effectivement de buter un spectateur qui le chahutait méchamment en expé-

diant la balle vers les gradins. C'est Richard Ben Cramer, prix Pulitzer 1979, qui l'écrit et il sait de quoi il parle. C'est un exégète du « home run », un stakhanoviste de la « base » et un fanatique des Yankees. En 1986, Cramer partit débusquer un Williams désormais septuagénaire et retiré en Floride où il taquine l'espadon. Pas d'une approche facile, le bonhomme ! Bourru, gueulard et, avant tout, farouche. « On disait souvent que Ted aurait préféré jouer au base-ball sur un terrain hors de la vue des fans », résume Cramer dans un texte-fleuve et proprement inouï qui est le cœur de ce nouveau *Desports*, troisième du nom.

Desports ? Un « mook », mélange de magazine et de livre entièrement dévoué aux sports. Revue littéraire serait plus juste*, car il y a bien d'autres choses à dévorer dans ce troisième numéro. Tiens, base-ball toujours. Qui a dit : « À l'école, j'étais le meilleur, mes

copains se battaient toujours pour m'avoir dans leur équipe ! Et j'ai même pensé un moment, je devais avoir 14 ans, poursuivre sur cette voie et devenir professionnel » ? Alors, qui ? Woody Allen. Oui, le cinéaste. Et ce dans une interview épatante où l'on apprend, entre autres choses, que le New-Yorkais pense qu'il est impossible de filmer le sport. Et que ça n'aurait de toute façon aucun intérêt. Jean Le Cam, lui, parle de la peur en mer car il la connaît : en 2009, lors du Vendée Globe, il a passé dix-neuf heures

dans la coque de son bateau retourné avant que Vincent Riou vienne le secourir.

On s'en voudrait d'oublier le texte magnifique de Gay Talese, maître un peu oublié du journalisme gonzo qui suivit la visite que Muhammad Ali rendit à Fidel Castro dans le cadre d'une mission humanitaire. Rencontre terrible dans La Havane de 1996 entre l'ancien boxeur déjà très diminué par la maladie et un Lider Maximo vieillissant. Le premier ne prononce pas une parole

tandis que le second fait répéter dix fois la même chose à ses invités. Soudain, Ali lève le poing. « Mais au lieu de prendre une pose de boxeur, comme il l'a fait auparavant, raconte Talese, le voilà qui sort lentement et avec une délicatesse étudiée de son poing levé un mouchoir de soie rouge [puis] l'agite quelques

secondes, de plus en plus près des yeux écarquillés de Fidel Castro. Ali semble possédé. » La seule façon qu'à le boxeur de communiquer réside en ce pathétique tour de passe passe avec un pouce factice. Fasciné, Castro conservera le doigt factice. ■

(*) 258 p., 19,90 €.



Inattendu En 1996, Muhammad Ali participe à une soirée donnée par Castro. Une non-rencontre surréaliste.

